

**Antony Valabrègue :**  
**« Ce provençal était, par toutes ses fibres, un homme du Nord »**  
**ou**  
**d’Emile Zola à Georges Rodenbach**

*Je dédie cet article à mon oncle Régis Macke  
qui n’a pas eu le temps de publier  
sa biographie de Georges Rodenbach.*

Parmi les amis aixois d’Emile Zola, il est un écrivain dont on connaît peu de choses, de la vie comme de l’œuvre. Il s’agit d’Antony Valabrègue. Né à Aix-en-Provence en 1844, il fut également un ami de Paul Alexis et de Paul Cézanne (qui réalise plusieurs portraits de lui autour de 1866-1867<sup>1</sup>, dont *Marion et Valabrègue partant pour le motif*). A partir de 1864, resté en Provence il échange une correspondance littéraire avec Zola, établi depuis plusieurs années déjà à Paris. Dans ses lettres, il évoque la vie politique, littéraire et artistique, offrant une critique acerbe de la peinture de Cézanne :

Paul est un peintre horrible pour les maintiens qu’il donne aux gens au milieu de ses débauches de couleur. Toutes les fois qu’il peint quelqu’un de ses amis, il semble qu’il se venge de lui, pour quelque injure cachée<sup>2</sup>.

Valabrègue est ainsi le destinataire de la fameuse lettre sur les écrans, lettre dans laquelle Zola pose les bases de sa théorie littéraire, en considérant que l’œuvre d’art est la réalité « vue à travers un homme, à travers un tempérament, une personnalité », distinguant trois écrans : l’écran classique, l’écran romantique et l’écran réaliste<sup>3</sup>.

Alors que Zola développe son talent romanesque à Paris, Antony Valabrègue demeure en Provence et compose quelques vers, avec une nonchalance que déplorait Zola, ardent défenseur du travail régulier. Il écrit notamment dans *Le Parnasse contemporain*. Comme critique d’art, il collabore à divers journaux puis est envoyé en 1894 en Allemagne par le Ministre des Beaux-Arts pour faire un compte-rendu sur l’art français dans ce pays. Il meurt en 1900 alors qu’il travaillait à la préparation de l’Exposition universelle. A cette date, Zola et

---

<sup>1</sup> Le portrait de Valabrègue est exposé au Salon d’avril 1866. Un critique jugea alors que la tableau « était peint non seulement au couteau, mais encore au pistolet », Philip Connisbee, « La Provence de Cézanne », in *Cézanne en Provence*, catalogue de l’exposition Cézanne d’Aix-en-Provence, Réunion des Musées Nationaux, 2006, p. 35.

<sup>2</sup> Lettre de Valabrègue à Zola, 2 octobre 1866. Citée dans John Rewald, *Cézanne, sa vie, son œuvre, son amitié pour Zola*, Paris, 1939, p. 168.

<sup>3</sup> Lettre d’Emile Zola à Antony Valabrègue, 18 août 1864, *Correspondance*, Tome I, sous la direction de B. H. Bakker, Presses de l’Université de Montréal et Editions du CNRS, 1978, pp. 373-381.

Valabrègue n'échangeaient plus guère et, le plus souvent, on retient de lui un portrait que Zola brosse pour le Gagnière de l'*Œuvre* : « L'impuissance radicale, un cerveau qui se rétrécit du grand au petit, qui finit dans l'infiniment petit. Prendre tout mon Valabrègue pour le transposer<sup>4</sup> ».

Ce n'est pas tant le poète provençal que le méridional confronté au septentrional, au nord, qui va nous intéresser ici. Les amis de Valabrègue, à l'image d'Auguste Dietrich, disaient de lui que son attitude réservée, son geste sobre, l'air ordinairement grave et un peu froid contrastaient si étrangement avec l'exubérance habituelle des gens du cru : « Ce Provençal était, par toutes ses fibres, un homme du Nord<sup>5</sup> ». Il entreprend ainsi un grand nombre de voyages, mais ne se tourne jamais vers les pays du Sud. C'est l'Allemagne, la Suisse, la Belgique ou la Hollande que le poète visite, explorant les villes importantes comme les recoins pittoresques et originaux. Voyager pour trouver l'inspiration et composer des vers pour ses recueils poétiques, recueillir des impressions d'art des monuments, des églises, des musées visités.

Au moment de sa mort, Valabrègue travaillait à la parution d'un ouvrage, *Au pays flamand*, qui reprenait, ville après ville, ses impressions d'un voyage fait quelques mois auparavant dans le nord de la France et en Belgique. Ce coin mal connu de France avait déjà inspiré quelques vers au poète :

Qu'on soit du Nord ou qu'on soit du Midi,  
Il faut aimer notre Flandre française ;  
J'entends encor, le cœur ragaillardi,  
Ces carillons qui me remplissaient d'aise<sup>6</sup>.

Et c'est d'abord la peinture flamande qui encourage Valabrègue à visiter plus avant cette région. En effet, arrivé à Etaples, il est saisi par une scène : un enterrement villageois. Le cortège défile sur la grand'place ; un jeune homme, marchand derrière le curé, porte sous le bras un petit cercueil ; les femmes qui suivent sont vêtues uniformément d'un long manteau

---

<sup>4</sup> B.N., Ms, NAF 10316, f° 295.

<sup>5</sup> Auguste Dietrich, Préface à *Au pays flamand*, d'Antony Valabrègue, Maison Alfred Mame et fils, Tours, 1900, p. 10.

<sup>6</sup> Vers cités par Auguste Dietrich, *op. cit.*, p.11.

noir. Une scène sortie tout droit d'un tableau de Van Eyck ou de Memling, les peintres de Bruges<sup>7</sup>.

D'observateur, Valabrègue devient collecteur. Il confie que, dans ce voyage en Flandre, il souhaite recueillir la couleur locale qui sera peut-être effacée demain, saisir les nuances de ces parties extrêmes du territoire français. Non seulement les monuments typique de cette région : moulins à vent, hôtels de ville et beffrois, carillons. Mais également les mœurs du pays, comme les kermesses ou les ducasses, ainsi que la langue. Et cette observation ne se fait pas sans peine. Lui, le provençal, est confronté à une population qui semble un peu placide au premier aspect, mais qu'on sent vivace et résistante, et souvent même chaleureuse sous une apparence tranquille. Les flamands sont à l'image de la nature qui les environne : les plaines immenses déterminent un caractère calme, mais les collines qui ne manquent pas dans ce plat pays déterminent chez leurs habitants un caractère vif et souvent chaleureux, pour peu que l'on ait franchi les premières barrières du caractère flamand !

Car il n'est pas simple de se faire admettre des gens du pays qui, lorsqu'ils rencontrent un étranger, de surcroît venu du sud, semblent prendre un malin plaisir à ne pas vouloir se faire comprendre. Valabrègue raconte ainsi cette scène à laquelle il fut confronté dans un hôtel de Bourbourg :

Les habitués surviennent un à un, petits négociants du quartier, boutiquiers qui se fréquentent. [...] La conversation s'engage entre eux, dans le dialecte du terroir. Au bout d'un instant, c'est un brouhaha confus de voix. Les mots s'entrechoquent, les consonnes gutturales se heurtent, les voyelles traînent et se prolongent. Me voici dans un pays de patois, comme si je me trouvais dans quelque coin de la Bretagne ou de l'Auvergne. Je suis pris, malgré moi, d'un accès de mauvaise humeur contre cette langue qui me paraît criarde et rauque, et dont l'intelligence m'est interdite<sup>8</sup>.

Et c'est là une cruelle désillusion pour Valabrègue qui, tout homme du nord qu'il se sent, ne peut faire illusion auprès de la population flamande. Ne peut faire oublier qu'il vient du sud et qu'il lui faudra opérer un long cheminement avant de pénétrer l'âme flamande.

Au cours de ses pérégrinations, le voyageur s'attache parfois l'admiration des paysans qu'il rencontre. On est surpris de voir un touriste s'intéresser à ce « tout petit pays, où il n'y a rien de rare à vous montrer, mais nous sommes tous de bonnes gens<sup>9</sup> », lui dira un paysan.

---

<sup>7</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, pp. 17-18.

<sup>8</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 44.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 52.

Une vieille, apportant un flacon de genièvre, ne pourra cacher son étonnement, dans un accent flamand très prononcé qui peine à trouver les mots de français : « Mon Dieu, *mynheer*<sup>10</sup>, est-ce possible de venir de Paris à Cappelle-Brouck et à Bourbourg<sup>11</sup> ! »

S'il souhaite faire œuvre d'exactitude en observant le pays qu'il traverse, Valabrègue recherche également à retrouver tout ce qui fait écho à son imaginaire, voire à l'imaginaire collectif. Il est à l'affût de scènes que l'on retrouve dans les tableaux de l'école flamande et le poète reprend le pas sur l'observateur, lorsqu'il fait la rencontre d'une kermesse<sup>12</sup> dans le petit village de Ghyvelde : « On revoit les tableaux de Breughel le vieux : les cortèges dévots sortant de l'église, les ébats bruyants des buveurs, les danses de gens à la trogne enluminée. On songe aussi au bouffon de la gilde chargé d'oripeaux et jetant ses bons mots au milieu de la gaieté et de l'effolement général<sup>13</sup>. » Mais, c'est souvent la déception qui est au rendez-vous. L'imaginaire est souvent idéalisé et le poète est obligé d'en revenir à la réalité de l'observateur. Et là, en fait de kermesse flamande, c'est finalement à une petite fête, à une réunion de voisins qu'il assiste : « Ce serait une déception de s'attendre à autre chose ; à peine quelques couples de danseurs sont-ils réunis dans un estaminet où résonne un accordéon<sup>14</sup> ».

C'est finalement ce qui fait l'originalité du livre d'observation de Valabrègue sur la Flandre. En effet, à l'inverse d'Emile Zola qui, mettant en scène la ducasse (autre forme de la kermesse) dans *Germinal*, déploie tout son imaginaire de romancier pour décrire les scènes les plus pittoresques qui soient, chez Valabrègue, rien de tout cela. L'observation pure, sans le « tempérament<sup>15</sup> » de l'artiste, sans l'utilisation de tel ou tel écran. Ce qui fait parfois de son ouvrage un recueil assez froid et méthodique de tout ce qui est observable et intéressant de voir. Un *Baedeker* en plus fourni ...

Heureusement, le livre va beaucoup plus loin que le simple guide touristique ! Valabrègue est amené à comparer le Nord d'avec le Sud, la Flandre d'avec la Provence. Au milieu de son ouvrage, il cesse de décrire méthodiquement chaque ville qu'il traverse pour s'arrêter sur les mœurs et traditions, explorant les archives des bibliothèques mises à sa disposition, évoquant les personnalités qui, en 1853, créèrent une société savante, le Comité

---

<sup>10</sup> « Monsieur » en flamand.

<sup>11</sup> Cappelle-Brouck et Bourbourg sont deux petites villes situées à quelques kilomètres au sud de Dunkerque.

<sup>12</sup> La kermesse est une fête populaire du nord de la France, peinte notamment par Rubens ou Bruegel. Zola en fait une description précise dans *Germinal*.

<sup>13</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 90.

<sup>14</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 90.

<sup>15</sup> Pour reprendre la formule célèbre de Zola : « L'œuvre d'art est un coin de nature vu au travers d'un tempérament. »

flamand, qui d'ailleurs existe toujours. Comme Edmond de Cousse-maker<sup>16</sup> qui fut un grand collecteur de chants populaires flamands ; ou Louis de Baecker<sup>17</sup> qui écrivit des ouvrages savants sur les Flamands de France ou le Château de la Motte-au-Bois. Et de se demander s'il existait un mouvement littéraire flamingant. Il songeait alors au félibrige, à la renaissance en Provence d'une ancienne langue qui semblait perdue :

J'aurais voulu retrouver des publications dues à des lettrés ou à des gens sortis du peuple, qui auraient chanté, dans l'idiome courant, leurs sensations, leurs rêveries et les aspects de la vie réelle et de la nature.

La muse flamande ne s'est point réveillée ; il y a eu, sans doute, quelques strophes composées çà et là, mais on n'a point vu surgir quelque brillante individualité nous apportant, comme Frédéric Mistral, le poème des âges nouveaux, les belles pages sonores et triomphantes ou se serait déroulé quelque vivant et grandiose épisode. Point de roman poétique issu du cœur, point de chansons légères ou touchantes, point même de pièces descriptives et didactiques<sup>18</sup>.

Fort de cette analyse, il s'en prend à l'éducation française, dont l'influence a fait mourir les langues régionales, a laissé périr cette poésie que l'on ne retrouve qu'en Belgique ou en Hollande<sup>19</sup>. Et, de fait, il faut attendre les années 1990 pour que l'on s'intéresse de nouveau, en Flandre française, à cette langue qui faillit disparaître, à ses musiques et ses chansons. D'où l'urgence pour lui de revenir au collectage qui présidait à son ouvrage. Valabrègue revient ainsi sur la personnalité d'Edmond de Cousse-maker et cite de nombreux passages de chansons, dans le but bien avoué, de les sauver de l'oubli. Les chants religieux d'abord, ceux que l'on chantait dans les Noëls du Moyen-Age. Les chants des quêteurs qui, avec leur Rommelpot (vase de faïence surmonté d'une peau de vessie) allaient quêter de porte en porte, demandant la part de Dieu :

Donnez pour le Rommelpot, donnez pour remplir la gamelle. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu.

Dieu m'a si longtemps assisté que j'ai pu traire mes vaches et tondre mes brebis. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu.

---

<sup>16</sup> Edmond de Cousse-maker est un musicologue flamand né à Bailleul en 1805 et mort à Lille en 1876. Il a notamment publié les *Chants populaires des Flamands de France* (1856) ainsi qu'un ouvrage sur Adam de la Halle.

<sup>17</sup> Avocat à Douai, puis magistrat à Dunkerque, Louis de Baecker est né à Saint-Omer en 1814. Mort en 1896, il laisse de nombreux ouvrages historiques sur les villes et monuments de Flandre.

<sup>18</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 108.

<sup>19</sup> Valabrègue rappelle d'ailleurs que la devise du Comité flamand se voulait une synthèse parfaite entre les cultures régionales et la nation française : « *Moertael en Vaderland*, la langue maternelle dans la patrie », *op. cit.*, p. 107.

Dieu m'a si longtemps conservé que je porte une barbe grise. Bonne femme, donnez-moi la part de Dieu<sup>20</sup>.

Les chants de marins, bien évidemment, ne sont pas oubliés, dans ce pays qui n'a eu de cesse de conquérir du terrain sur la mer. Ceux qui partent pour l'Islande et qui ont constitué une sorte de poésie nationale : le *Reys naer Island* (le Départ pour l'Islande). Les chants des chasseurs ensuite, ceux des pinsonniers<sup>21</sup>. Les chants des kermesses, au ton beaucoup plus léger, racontant les aventures de Jean le meunier ou Jean le lourdaud. Enfin, les chants qui accompagnent les géants du Nord. Comme la chanson du *Reuse*, le géant de Dunkerque.

Valabrègue conclue ce chapitre central en insistant sur la nécessité de ne pas laisser perdre ce qui a fait l'identité d'un pays :

Les refrains que nous tenons d'une nourrice demeurent fixés dans la mémoire ; il y a en eux je ne sais quoi d'obstinément rythmique, et ils font parfois comme un ronronnement de rouet. Un érudit, s'il ne prend garde à lui-même, finit par s'isoler de la vie réelle, et par avoir au cœur la sécheresse d'un alchimiste. Il revient à la nature lorsqu'il se remet à écouter l'âme chantante de tout un peuple. Après les travaux documentaires et les investigations scientifiques, on ne peut connaître de retour aussi doux que celui qui ramène à la fontaine de Jouvence, d'où coule la poésie<sup>22</sup>.

Voilà ce qui fait que cet ouvrage, *Au pays flamand*, n'est pas un guide touristique à la manière du Baedeker. Valabrègue alterne avec beaucoup de finesse l'observation froide et documentaire avec les envolées poétiques et lyriques. Même si la langue nous paraît aujourd'hui très vieillie, il se dégage de ces passages une sincérité qui nous émeut, où l'on sent l'urgence qu'il y a pour lui de convaincre son lecteur que, si l'on n'y prend garde, on perd rapidement ce qui constitue notre patrimoine commune, que l'on soit né au nord ou au sud de la Loire : notre mémoire collective.

Descendant des hauteurs du Mont-Cassel, Antony Valabrègue quitte la Flandre maritime pour gagner la Flandre intérieure et la ville d'Hazebrouck (subtiles nuances qui obligent l'observateur méridional à concevoir un territoire non pas unique mais morcelé en une multitude de particularismes locaux). Dans l'observation minutieuse qu'il réalise de cette sous-préfecture, on perçoit avec quelle acuité Antony Valabrègue ressent les lieux qu'il visite.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>21</sup> Les concours de chants de pinsons sont également une tradition flamande, toujours vivaces en Belgique.

<sup>22</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 119.

En effet, en lisant ses impressions qui datent de plus d'un siècle, on retrouve l'atmosphère de la ville telle qu'elle existe aujourd'hui. Comme en retrouve Plassans, encore maintenant, dans la ville d'Aix-en-Provence, non pas uniquement dans son architecture ou sa géographie, mais dans ce qui fait son essence même.

A Hazebrouck, Valabrègue est fasciné par le soin qu'ont pris les habitants et les édiles à gommer tout ce qui était de caractère flamand. Certes la grand-place est entourée par les typiques maisons flamandes, très hautes et colorées. Mais, face à l'hôtel de ville, édifice flanqué d'un long péristyle, soutenu par des piliers qui forment une galerie d'arcades (un écrivain contemporain, Didier Daeninckx, dira que ce monument néo-grec « symbolisait à lui seul les rêves de grandeur des bourgeois des Flandres françaises »<sup>23</sup>), il constate que la ville a voulu avoir son monument moderne, oubliant les souvenirs d'autrefois, abandonnant les traditions régionales, se souciant peu du beffroi à carillons. Finalement, édifice qui n'excite guère l'intérêt du voyageur ... Ville de passage elle est en 1900, ville de passage elle demeure aujourd'hui ... Pays qui a voulu gommer son passé flamand, qui souhaite le retrouver aujourd'hui, mais avec beaucoup de peine. Ainsi, en arrivant à Steenbecque, petit village à quelques kilomètres d'Hazebrouck et à l'orée de la forêt de Nieppe, Valabrègue fait ce constat, encore une fois, amer : « Sous les ormeaux de la forêt de Nieppe, on n'entend plus guère retentir l'ancien idiome ; depuis longtemps les bûcherons, les cantonniers, tous les forestiers, en un mot, se sont francisés. A Steenbecque, village dont l'église renferme quelques beaux débris, le français a pris aussi l'avantage<sup>24</sup> ». Et c'est un paradoxe que l'on se soit coupé à ce point de la culture flamande alors même que tous les toponymes conservent leur origine flamande. Hazebrouck : le Marais au lièvre ; Steenbecque : le ruisseau de pierre, ...

Le voyageur s'en trouve donc déçu, voire alarmé. Tout à sa quête de découvrir un pays à la hauteur de son imaginaire, il s'alarme de trouver un pays qui ressemble, de plus en plus, au chemin mélancolique, tracé en droite ligne, du canal qui traverse la Flandre. Il faut donc passer la frontière, se rendre en Flandre Belge, passer par Poperinghe et Ypres, traverser le pays du houblon ... et arriver à Bruges, l'anti-Hazebrouck !

Ici, il semble que la vie moderne soit reléguée sur un plan restreint. Agglomération archaïque où l'on croit « passer comme dans un décor de théâtre<sup>25</sup> ». Valabrègue y cherche

---

<sup>23</sup> Didier Daeninckx, *Le géant inachevé*, Gallimard, 1984, collection Folio Policier, 2004, p. 11.

<sup>24</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 140.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 226.

tous les traits de caractère de *Bruges-la-Morte*, le roman de Georges Rodenbach, publié quelques années auparavant : « Cette ville morte, on est venu la chercher et on lui devra d'intimes jouissances<sup>26</sup> ». Bruges idéalisée, forte de ses monuments à l'architecture flamboyante. Bruges la discrète, dont le symbole est ce béguinage, dans lequel les béguines se retirent en une retraite volontaire. Béguinage malgré tout menacé par la « victoire de l'esprit français<sup>27</sup> ». Et toujours, finalement, ce décalage entre la ville imaginée, rêvée, et la ville réelle. Car Bruges, c'est également la misère ouvrière, le « défilé des pauvres, des haillonneux, des paralytiques, des borgnes et des éclopés<sup>28</sup> ». Et de conclure amèrement : « Comme on se sent loin, quand on parcourt certains quartiers populaires, des époques brillantes que Bruges a traversées ! On se laisse aller à des comparaisons incessantes entre la décadence présente et la prospérité d'autrefois<sup>29</sup> ». On est là dans un constat très fin-de-siècle, avec l'angoisse de ce que sera le siècle futur et du sort qu'il réservera aux siècles passés ...

C'est bien le Bruges de Rodenbach, mais aussi celui de Baudelaire qui écrivait, dans la *Belgique déshabillée* (1864) : « Ville fantôme, ville momie, à peu près conservée. Cela sent la mort, le Moyen-Age, Venise, les spectres, les tombeaux. Une grande œuvre attribuée à Michel Ange. – Grand Béguinage. Carillons. Cependant, Bruges s'en va, elle aussi<sup>30</sup>. » Comme l'écrira également Marcel Wyseur, en 1918, dans *Les Cloches de Flandre* :

On dirait que la ville entière est chose morte,  
Et qu'à tous les jamais des mains ont clos les portes  
Par où passait la joie et la peine du temps,

Et que la cloche d'heure au beffroi taciturne  
Vient à coups lourds de bronze inexorablement  
Enclouer dans l'oubli ce cadavre nocturne<sup>31</sup>.

En quelque sorte, Valabrègue ne peut échapper à une tradition littéraire qui condamne à une mort certaine cette Flandre, qu'elle soit française ou belge. Le coup de grâce étant porté à Furnes : « Je n'ai jamais senti autant qu'à Furnes l'impression de tristesse que donne une ville morte. La Belgique a ses villes désertes et abandonnées, mais je n'en connais aucune qui

---

<sup>26</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 226.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 235.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>30</sup> Charles Baudelaire, *La Belgique déshabillée*, Editions André Guyaux, 1864, p. 27.

<sup>31</sup> Marcel Wyseur, *Les cloches de Flandres*, Perrin, 1918, p. 54.

offre un aspect aussi désolé que celle-ci<sup>32</sup>. » S'il est prêt à céder à la mélancolie que lui inspire le pays, il conclut sur l'effet de contraste qui permet de saisir, au milieu de ces villes mortes, les incidents familiers et quotidiens : une porteuse de lait qui traverse une rue, une dentellière qui rentre au logis. Alors que le livre se présentait comme un voyage, dans toute sa dimension dynamique, voilà qu'il s'achève en des portraits statiques, des clichés pris sur l'instant. En 300 pages, Valabrègue est passé du cinéma à la photographie. Finalement, Valabrègue trouve dans ce pays ce qui correspond à son caractère : calme et tranquillité. Ce qu'il ne trouve ni en Provence, ni à Paris. Il confie lui-même, à la fin de son introduction, que la Flandre « convient à une existence qui n'est point tourmentée et qui se développe sur un fond presque égal. Tous se tient dans une harmonie d'ensemble. Il suffit, pour s'en rendre compte, d'être sensible aux beautés qu'on découvre, de ne point demander à la Flandre ce qui est l'apanage d'autres provinces, et de savoir apprécier ce qui forme la poésie réelle d'un pays<sup>33</sup>. »

Emile Zola, dans un article du *Figaro* consacré aux *Petits poèmes parisiens* d'Antony Valabrègue qualifiait leur auteur d' « un des poètes originaux de ces dernières années, un poète honnête, sincère, éprouvant le sentiment qu'il exprime, rempli de l'image qu'il peint<sup>34</sup> ». Cette vision du caractère de son ami est saisissante et se retrouve dans toutes les pages d'*Au pays flamand*. Dans ce dernier livre qu'il écrit, Valabrègue prouve sa sincérité dans l'exactitude des observations qu'il réalise (ce sont les carnets d'enquête de Zola !) et qu'il livre le plus précisément au lecteur ; prouve sa sincérité dans les cris qu'il ne peut s'empêcher de pousser, qui seraient la part du poète qu'il ne peut cacher.

Certes, Antony Valabrègue n'occupe guère d'espace dans notre histoire littéraire. Il est un poète oublié dans un recoin du cimetière Montparnasse. Mais il méritait d'être ressuscité aujourd'hui et d'apparaître tel qu'Auguste Dietrich le fige de manière lyrique :

Ta figure loyale et un peu triste, entrée désormais dans la pleine sérénité de l'Absolu, qui se détache en bronze au-dessus de ta tombe, rappellera à tous, - ceux qui furent tes amis comme à ceux qui ne te connaissent qua dans ton œuvre, - que tu fus à la fois un bon écrivain et un honnête homme<sup>35</sup>.

---

<sup>32</sup> Antony Valabrègue, *op. cit.*, p. 277.

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 21.22.

<sup>34</sup> Cité par Auguste Dietrich, *op. cit.*, p. 13.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 15.